

— C'est pour nous laisser le champ libre. La sœur du roi aurait été obligée de défendre le roi.

— Jeune fille, disait en ce moment l'étrangère qui était assise auprès de Blanche d'Armagnac, je sais que vous l'aimez. Moi, je l'aime autant que vous, et je l'aimais avant vous.

Les regards de Blanche semblaient vouloir percer l'étoffe du masque : quelque chose lui disait que cette femme était belle ; cette femme lui faisait peur, et pourtant elle ne pouvait point la haïr.

— Vous l'aimiez, répéta-t-elle, avant moi ? Et lui ?

À l'accent de l'inconnue, on eût deviné qu'elle souriait.

— Il n'a jamais cessé de m'aimer, répondit-elle.

Blanche courba la tête.

— Mais ne parlons pas de lui, jeune fille, reprit l'étrangère, et parlons de toi. Je t'ai dit que je te connaissais mieux que tu ne te connais toi-même. N'est-ce pas, jeune fille, que tu as dans l'esprit plus d'un rêve ? N'est-ce pas qu'il y a, autour de toi et au-dessus de toi, un mystère que tu voudrais sonder au prix des meilleures années de ta vie ?

Blanche l'écoutait effrayée.

— N'est-ce pas ? poursuivit l'étrangère en contenant sa voix qui vibrait sous le masque, n'est-ce pas que ce nom d'Armagnac est bien pesant à porter ?... soit qu'on le porte par droit de naissance, soit qu'on l'ait ramassé, ce nom, parmi les dépouilles d'un homme assassiné ?

Blanche ne s'était jamais exprimé à elle-même d'une façon si précise le secret de son trouble et de ses tristesses, mais tout ce que l'inconnue venait de dire, Blanche l'avait tant de fois ressenti !

Ce dilemme terrible, qui enserrait son existence, on lui donnait un corps, en quelque sorte, et on le dressait brutalement devant elle.

Ce nom qu'elle portait, c'était en effet le nom d'un homme assassiné. S'il était bien à elle ce nom, si l'homme assassiné était son père, pourquoi rester sous le toit de l'assassin ? Et si ce nom n'était pas à elle, pourquoi continuer de le porter ?

— Femme, dit-elle avec une tristesse qu'elle n'essaya point de cacher, j'ignore qui t'a montré le fond de mon cœur, j'ignore qui tu es, si tu m'aimes ou si tu me détestes. Ma naissance, qui est un mystère pour moi, peux-tu me la découvrir au prix de tout ce que je possède ?

— Je puis te la découvrir, répondit l'inconnue, et je ne veux rien de ce que tu possèdes.

Blanche se prit à trembler, car elle pensa : C'est lui qu'elle veut ! Elle ne veut rien que lui !

— Demain, reprit la femme inconnue qui se leva, je serai dans l'église Notre-Dame à la tombée de la nuit. Je t'attendrai au côté gauche de la nef, devant la grille du chœur. Viendras-tu ?

— J'irai, femme, répondit Blanche d'Armagnac, mais montre moi ton visage, je te prie, afin que je puisse te reconnaître.

Sa voix s'altérait en parlant ainsi, tant elle avait désir de voir, et tant elle avait frayeur de trouver trop de beauté sous le masque de l'inconnue.

Celle-ci tourna le dos aux convives et leva son loup d'un geste rapide ; l'âme de Blanche passa dans ses yeux, elle regarda avidement et un cri étouffé s'échappa de sa poitrine.

L'inconnue venait de découvrir un visage pâle, éclairé par un sourire plein de tristesse, mais d'une beauté si noble et si fière

que Blanche en fut éblouie. Elle appuya ses mains contre son cœur.

— Ah ! murmura-t-elle avec angoisse, il doit vous aimer, il vous aime !

Le sourire de l'inconnue prit une nuance de doux intérêt. Nous disons intérêt, car cette femme qui s'était introduite, en fraude peut-être, et qui s'entretint avec l'héritière la plus puissante qui fût au royaume de France, avait l'air ici d'une princesse auprès d'une pauvre fille timide et dépaysée.

Je ne sais comment les rôles s'étaient intervertis si aisément et si vite ; mais il est certain que Blanche d'Armagnac n'avait jamais senti un pareil respect dominer son cœur en présence de la régente elle-même.

L'inconnue lui prit la main et lui dit :

— N'oubliez ni le lieu ni l'heure !

Blanche voulut répondre, et sa voix découragée mourut entre ses lèvres.

Le sourire de l'inconnue devint plus doux et plus beau. Au moment où les convives repus quittaient leurs places en tumulte, elle se pencha et ses lèvres effleurèrent le front de Blanche.

— Je ne suis pas votre rivale, enfant, murmura-t-elle.

— Et qu'êtes-vous donc ? prononça Blanche avec effort.

— Je l'aimais avant vous, dit l'inconnue, après vous, si vous l'oubliez, je l'aimerai encore : je suis sa mère.

Un élan de joie immense fit bondir le cœur de la jeune fille, elle voulut attirer jusqu'à ses lèvres la main de l'inconnue pour la couvrir de baisers, mais l'inconnue se dégagea d'un brusque mouvement, murmura « à demain » et disparut dans la foule des convives.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

A NOS LECTEURS

Nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter si le FEUILLETON retardait à paraître la semaine prochaine. L'achat d'un nouveau matériel ainsi que le déménagement pourrait, malgré notre bonne volonté, causer ce retard.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
“ Six mois.....	0.50
“ Trois mois.....	0.25
“ Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent par chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL